

—Madame de Limeyrac est-elle ici? interrogea doucement la jeune fille. Je suis sa nièce... J'arrive de Paris.

Une exclamation interrompit la voyageuse, et la vieille femme se mit à gesticuler en marmonnant quelques mots incompréhensibles en un patois rude et sonore.

—Entrez, dit-elle enfin.

Mlle d'Airolles pénétra dans un vestibule voûté, dallé de grandes pierres, au fond duquel elle aperçut un escalier orné d'une belle rampe. Sa conductrice ouvrit une porte à droite et l'introduisit dans une vaste salle, rendue très sombre par le papier qui remplaçait les vitres absentes.

Des marmites étaient posées sur le sol, au milieu de chaudrons et de pots en fonte.

Ayant avancé une chaise, la vieille femme sortit et Marie-Thérèse l'entendit grimper à l'étage.

Restée seule, Mlle d'Airolles promena autour d'elle un regard ahuri. De vieilles armoires, un vaisselier chargé de faïences, d'étain et de cuivre ternis occupaient le fond de la pièce. Une longue table encombrée de vaisselles et de verres était poussée dans un coin. Le plafond à solives, les murs, les meubles, les étagères sur lesquelles étaient alignés des pots de grès étaient noirs de fumée et de poussière. Un vieux banc aux pieds tournés se trouvait devant la fenêtre. Des chaises et des fauteuils occupaient tous les coins.

—Quel fouillis! pensa-t-elle. Cependant, les meubles seraient beaux, s'ils étaient nets et cirés.

Au même instant des pas résonnèrent dans le couloir et une grande femme à cheveux blancs, aux yeux noirs très brillants, parut sur le seuil de la cuisine.

—Bonjour, ma nièce, dit-elle froidement, en tendant une main sèche à la jeune fille. Je suis très surprise de vous voir. Je ne vous attendais que mercredi.

—Mais... mercredi... C'est aujourd'hui, ma tante, bégaya la jeune fille.

—J'ai donc oublié d'effeuiller le calendrier, déclara Mme de Limeyrac. Enfin, vous êtes arrivée, c'est le principal. Venez, je vais vous montrer votre chambre... Auparavant, je vous présente Perrine. Elle et son mari sont mes seuls serviteurs. Ils sont nés ici, et leurs parents servaient déjà les miens.

La paysanne fit une petite révérence maladroite.

Mais une inspiration était venue à l'arrivant:

—Avez-vous connu mon père, Perrine? Le docteur Morrens dit que je lui ressemble étonnamment.

—Si j'ai connu monsieur Jean? s'écria la vieille femme, les larmes aux yeux. Certainement, mademoiselle... je lui ai fait souvent des crêpes... comme à ses cousins.

—Alors, vous m'en ferez aussi, n'est-ce pas? fit Marie-Thérèse avec un doux sourire.

La châtelaine et sa servante échangèrent un regard ému.

—Je vois que vous êtes une vraie d'Airolles, ma nièce, déclara Mme de Limeyrac. Vos paroles ont déjà gagné le cœur de ma fidèle Perrine. Mais où sont vos bagages... Et Morrens? Je ne le vois pas.

La voyageuse dut alors expliquer comment et pourquoi elle était arrivée avec le seul chauffeur, et tandis que la paysanne allait chercher les malles et valises, la vieille dame se dirigea vers l'étage supérieur.

Après avoir gravi un escalier si branlant qu'il semblait devoir s'effondrer à chaque marche. Marie-Thérèse et sa tante pénétrèrent dans une pièce aussi grande que la cuisine. Un vaste lit à baldaquin en occupait le fond. La papier des murs décollé et déchiré, pendait lamentablement. Dans l'une des fenêtres au châssis démolie, les vitres avaient été remplacées par des planches. Une magnifique armoire à pointes de diamant couverte de poussière occupait un angle, et une grande garde-robe lui faisait vis-à-vis. Une table boiteuse et une commode joliment galbée occupaient une autre paroi.

—Vous donnerez vos ordres à Perrine, mon enfant, déclara la vieille dame. Lorsque vous voudrez me voir, voici mon appartement.

Elle indiquait une porte en face de la pièce où elle se trouvait.

Puis, sans plus s'occuper de sa nièce et sans ajouter un mot, elle la laissa seule.

Cette attitude amena des larmes aux yeux de Marie-Thérèse. Elle n'avait pas imaginé semblable accueil. Des mots polis, mais froids, aucune question, aucune allusion à son chagrin. Et puis, cette façon de vivre en oubliant d'effeuiller un calendrier, sans se rendre compte des jours qui passent, comme c'était bizarre! Mme de Limeyrac poussait l'originalité à un point tel, qu'on pouvait douter de l'équilibre de ses facultés.

Mais le bruit des sabots de la servante sur les marches de l'escalier parvint à l'orpheline et lui fit bravement refouler ses pleurs. Elle enleva son chapeau et son manteau, puis s'avança pour aider Perrine à se débarrasser des valises.

Cette prévenance parut faire grand plaisir à la vieille femme, car, après avoir remercié, elle ajouta:

—Cette chambre n'est pas en bon état, mais c'est celle où il pleut le moins; rien qu'un peu dans ce coin.

—Il pleut ici? s'écria Mlle d'Airolles. Mais alors, le toit...

—Ben, le toit laisse pleuvoir! fit Perrine d'un ton bourru. Il faudrait le refaire entièrement, et madame ne veut pas. Peut-être changera-t-elle d'avis avec vous.

Puis, comme mécontente d'avoir parlé, elle courut chercher le reste des bagages.

II

Le soir tomba sans que Mlle d'Airolles se sentît le courage d'ouvrir une malle ou une valise. Ce serait peu dire qu'elle était désorientée ou désappointée. L'impresion qu'elle éprouvait était telle, qu'un profond abattement l'accablait.

—Quelle réception! répétait-elle.

Sans s'attendre à de vifs témoignages d'affection, elle avait pensé que sa tante se serait occupée

d'elle, lui aurait parlé, aurait cherché à lui remonter le moral. Il lui semblait que si peu qu'elle s'intéressât à elle, elle aurait pu ne pas l'abandonner complètement à une servante, s'inquiéter de ses désirs ou lui faire part de ses décisions, lui montrer le château, ou simplement lui offrir à manger.

Il faisait déjà obscur dans la chambre, lorsque Perrine monta avec une bougie:

—N'avez-vous pas faim, mademoiselle? demanda-t-elle d'un air un peu embarrassé.

—J'attends l'heure de ma tante, répondit la jeune fille. Mais je vous avoue, Perrine, que je ferai honneur au dîner.

—Oh! si vous attendez madame, s'écria la paysanne, vous ne mangerez peut-être pas ce soir. Venez, mademoiselle.

Marie-Thérèse suivit la servante et la vit avec surprise pénétrer dans la grande pièce où elle était entrée à son arrivée.

Un grand feu de bûches et de sarments flambait dans la haute cheminée, et la voyageuse tendit les mains vers la flamme.

—C'est une chose inconnue à Paris, dit-elle en souriant.

D'un recoin obscur de la grande pièce, Perrine tira un guéridon sur lequel elle posa une nappe et un couvert. Une marmite en fonte bouillait devant le feu, laissant échapper une bonne odeur de choux. La vieille femme en tira du bouillon, un morceau de lard et des légumes qu'elle déposa dans un plat de faïence grossière:

—Servez-vous, mademoiselle. Ceci est aussi inconnu à Paris.

—Que dira ma tante? demanda encore la jeune fille.

—Madame? Elle a peut-être oublié que vous êtes ici, répondit la servante. Si elle s'est remise dans ses papiers.

Comme pour démentir ces paroles, Mme de Limeyrac apparut au même instant sur le seuil, et l'orpheline se leva, rougissante:

—Excusez-moi, ma tante, fit-elle, en montrant le couvert. Perrine m'assurait que vous étiez très occupée et que je ne devais pas vous attendre.

Un second couvert était déjà sur le guéridon, et la châtelaine s'installa en face de sa nièce.

—Il ne faudra jamais vous occuper de moi pour vos repas, petite, déclara Mme de Limeyrac, après le potage. Je suis descendue ce soir pour que nous parlions un peu. Il faut, en effet, que nous nous arrangeons pour vivre en bonne intelligence sans nous gêner.

La vieille dame s'arrêta. Elle semblait chercher ses mots. On sentait qu'elle n'avait pas l'habitude de parler. Tandis qu'elle ordonnait dans sa tête ce qu'elle allait dire, elle promenait sur le visage de sa petite-nièce un regard, pour la première fois, attentif. Un instant, ses traits parurent s'animer d'une certaine émotion. Mais l'expression de détachement et de froideur distante y reparut bientôt, tandis qu'elle reprenait:

—Je ne suis plus qu'une épave, mon enfant. Mon fils et mes trois petits-fils sont morts à la guerre. Avec eux, la vie s'en est allée de Limeyrac. J'ai fait fermer l'entrée

du château, j'ai cessé de sortir, de recevoir et d'écrire. Même, j'ai supprimé les journaux. Qu'y lirais-je? La politique ne m'intéresse pas, les nouvelles me laissent indifférente. N'ayant plus de fortune, je n'ai rien à perdre... Alors?... Mon nom s'éteindra avec moi; ma seule ambition, c'est de laisser une documentation parfaite sur les Limeyrac et j'ai entrepris d'écrire l'histoire de cette famille. Tout mon temps est consacré à mes recherches.

Et, comme la jeune fille, émue de cette détresse d'autant plus navrante qu'elle se renfermait en elle-même, allait prendre la parole, elle l'arrêta d'un geste et conclut très vite sur un ton volontairement très sec:

—Installez-vous donc comme vous l'entendrez, organisez votre vie et soumettez-moi votre programme, nous verrons vos idées. Mais je vous dis tout de suite: ni visites, ni réceptions. Ma propriété est assez grande encore, pour que vous puissiez vous promener sans quitter mes terres. Vous ne rencontrerez personne. Lorsque vous aurez vingt et un ans, vous vous marierez... ou bien nous aviserons.

Mlle d'Airolles resta silencieuse quelques instants, puis, relevant la tête, elle interrogea:

—Puis-je entretenir une correspondance avec une amie d'enfance, ma tante?

La voix avait quelque chose de si doux et en même temps de si suppliant, que la vieille dame ne résista pas à la prière:

—Si cela vous fait plaisir, acquiesça-t-elle. Je ne veux pas non plus vous sevrer de tous les plaisirs de votre âge. Je me rends compte que ma compagnie ne saurait suffire à vos besoins d'expansions... si je pouvais vous l'offrir, mais cela même, je ne puis pas. Il y a plus de dix ans que je ne vis qu'en mes souvenirs.

—J'aurai mes livres, mon piano, reprit la jeune fille, à moins que la musique ne vous ennuie, ma tante... mais je tâcherai de ne jamais vous importuner de ma présence. Je vous remercie d'avoir recueilli l'orpheline pauvre et sans famille...

Un sanglot lui coupa la parole, elle ne put continuer.

Mme de Limeyrac l'enveloppa d'un regard étrange, puis, sans paraître remarquer ses larmes, elle murmura:

—J'ai beaucoup aimé la musique... il y a même dans le salon un vieux clavecin qui fit mes délices. Demain, Perrine vous fera visiter tout le château, car, moi, il y a des pièces où je n'entre plus depuis longtemps, elles me rappellent trop de choses.

—Oh! ma tante, s'écria Marie-Thérèse, comment pouvez-vous renoncer ainsi aux objets où s'attachent vos souvenirs? Moi, c'est tout le contraire. Dans notre appartement de Paris, j'avais une pièce qui m'était particulièrement réservée. Chaque meuble avait été choisi par maman à des dates différentes. Tous sont des souvenirs des jours heureux, des reliques. Je n'ai pu me résigner à les vendre comme le reste... Ils arriveront prochainement à Reyssac. Me blâmez-vous de les avoir amenés? A